

La fiche laser

Sylvie Gendron

Number 165, July–August 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50060ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, S. (1993). Review of [La fiche laser]. *Séquences*, (165), 66–67.

PASSEPORT POUR L'AUSTRALIE

THE NUN AND THE BANDIT

Le treizième long métrage de Paul Cox, **The Nun and the Bandit** applique une rigueur philosophique un peu raide à un argument qui aurait très bien pu servir de point de départ à une comédie américaine des années cinquante, telle **African Queen**.

Le bandit de l'histoire, Michael Shanley (imaginez Bogart), incarne le fils mal embouché et sale d'un fermier spolié par un frère sans scrupules. Ne s'en laissant pas compter, il persiste à réclamer son dû et, pour l'obtenir, kidnappe sa jeune cousine. Entre en scène la religieuse (Katherine Hepburn, forcément), en visite chez l'oncle de Michael, qui refuse d'abandonner la jeune fille aux mains de ses ravisseurs et devient bientôt l'objet exclusif de l'obsession de Michael.

The Nun and the Bandit n'est cependant pas un **African Queen** à l'australienne. Paul Cox, avec son style un peu âpre, évince délibérément sentimentalisme, humour et autre indulgence narrative, pour se concentrer sur un propos plus austère. Contrairement à ce que le titre du film pourrait laisser croire, le face-à-face entre la croyante et le mécréant ne figure pas la confrontation du bien et du mal, mais bien plutôt le drame d'une humanité, abandonnée à elle-même dans un univers en vase clos.

Le film de Paul Cox est une parabole qui emprunte certaines voies de la symbolique judéo-chrétienne pour mieux en miner les bases, un peu à la façon des premières oeuvres de l'existentialisme, quand celui-ci hésitait encore, par nostalgie peut-être, à complètement liquider toute référence au christianisme. Ainsi, la sensation oppressante d'un ici-bas de la condition humaine, où toute possibilité d'échappatoire serait niée s'insinue dans le film par une accumulation d'indices visuels. Jamais un horizon dégagé, jamais un point de fuite pour que le regard s'évade. Le ciel, hors d'atteinte

derrière les crêtes qui bouchent la vue à soeur Lucy, dresse le constat du silence (de l'absence ?) de Dieu.

Que reste-t-il donc aux hommes? La confusion. En ville d'abord où une photographie contrastée, presque tachiste (la scène du jardin) et une composition contorsionnée interdisent une vision ordonnée de l'action. Puis dans la brousse où une lumière grise, uniforme, et des jeux en trompe-l'oeil (écrasement de l'image au téléobjectif, reflets dans l'eau, etc.) brouillent à leur tour les repères. Un effet soutenu par une bande son d'une qualité exceptionnelle qui distille savamment le suspense par d'imprévisibles bruits de nature et cette lancinante vibration de *gumbarde* qui hantait déjà **Picnic at Hanging Rock** de Peter Weir.

Avec une grande maîtrise et malgré quelques tics de style un peu déplacés, comme ces quelques séquences subjectives tournées en super-8 gonflé, Paul Cox développe un ton à la fois original et sobre. Toute la force de sa mise en scène vient d'avoir découplé le contenu véhiculé par les purs moyens audiovisuels, du contenu transmis par les dialogues. Ce faisant, il nous épargne l'explicite des phrases pontifiantes et le kitsch des mots d'auteurs. Le miracle du film, c'est qu'au lieu de constituer un handicap, ce dépouillement des dialogues de toute philosophie et de toute psychologie convenue laisse aux acteurs la liberté de faire ressortir les quelques traces d'humanité que chacun des personnages recelait encore en lui. Ils sont aidés dans cette entreprise par un intervenant essentiel : la nature. En effet, laissés à eux-mêmes dans le vallon perdu, c'est au crible de leur instinct que Michael et soeur Lucy examinent leurs systèmes de valeurs respectifs et font, contre toute attente, la moitié du chemin l'un vers l'autre.

C'est avec une pudeur d'expression digne de Bresson que Paul Cox, dans **The Nun and the Bandit**, démontre que la

transcendance, pas plus que la justice, ne provient du ciel, mais qu'il arrive qu'elle se manifeste parfois, bien que rarement et fugacement. Par exemple lorsqu'une nonne, par sa sensibilité plus que par sa foi, redonne un sens au mot compassion.

Dans **A Woman's Tale**, la vieille Martha disait à l'infirmière (également jouée par Gosia Dobrowolska): «Ce n'est pas le monde qui ne va pas bien...Ce sont les gens...Mais parfois on rencontre encore des anges.» Cet angélisme, chez Paul Cox, n'est guère qu'un autre nom donné à cette rare et précieuse manifestation de la transcendance, précieuse car elle offre une lueur d'espoir dans une peinture du monde qui reste, somme toute, bien pessimiste.

P.B.

THE NUN AND THE BANDIT — Réal.: Paul Cox — Int.: Chris Haywood, Gosia Dobrowolska, Victoria Egger — Australie — 1992 — 92 minutes.

STRICTLY BALLROOM

La première oeuvre du jeune cinéaste australien Baz Luhrmann a reçu, paraît-il, un accueil délirant au dernier Festival de Cannes. Ovation justement méritée. À l'heure où la comédie musicale est considérée comme un genre relégué aux oubliettes, le cinéaste ose s'aventurer dans une intrigue chorégraphique agrémentée d'un romantique conte de fées. Le pari est simple: Scott Hastings, jeune danseur professionnel, arrivera-t-il à gagner le *Pan Pacific Grand Prix*, la plus prestigieuse des compétitions de danse sociale, malgré ses tendances anticonformistes? Et sa partenaire réussira-t-elle à lui voler son coeur? Pastichant ainsi la comédie musicale américaine des années 40, Baz Luhrmann donne une nouvelle jeunesse à ce style en dosant équitablement le film d'une touche de satire ou d'une parcelle d'émotion. Mais c'est la danse qui l'emporte. Entre un tango nostalgique et un paso doble

érotique, le spectateur se laisse entraîner dans un tourbillon de rythmes rétro dont les tonalités frénétiques suggèrent mille et un plaisirs procurant une saine évasion. On a même droit à un petit message («Une vie vécue dans la peur est une vie à moitié vécue»). Quand on se permet le luxe de ne pas trop se prendre au sérieux, et qu'en même temps on réussit à éviter les maints obstacles d'un genre codifié, il n'est pas surprenant qu'un produit comme **Strictly Ballroom** obtienne notre totale adhésion.

É.C.

STRICTLY BALLROOM (Fais-moi danser) — Réal.: Baz Luhrmann — Int.: Paul Mercurio, Tara Morice, Bill Hunter, Pat Thomson, Gia Carides — Australie — 1992 — 94 minutes.

L A

MATINEE

Le dernier film de Joe Dante, **Matinee**, est un vibrant hommage à la glorieuse époque des films de science-fiction dits de série Z des années 50-60. L'image que nous en donne Dante est plutôt juste: la reconstitution de l'ambiance et les touches historiques concourent assez bien, ma foi, à nous plonger dans un monde qui nous apparaît aujourd'hui comme tendrement ridicule. C'était une époque où il était encore possible d'inventer un certain cinéma, avec beaucoup d'ingéniosité, de ténacité et un brin de perversion.

Ce sont exactement ces qualités que possède le personnage qu'incarne John Goodman. En réalisateur-producteur à la petite semaine, inspiré directement de l'ineffable William Castle, Goodman campe magistralement son personnage, avec intelligence et truculence. Et avec le film dans le film, *Mant*, pourrait sans difficulté figurer sur la liste des dix pires-mais-incroyablement-bons films du genre.

COMIQUE

MAD DOG & GLORY

Wayne Dobie est policier à Chicago. Une nuit, il sauve d'une mort violente Frank Milo, un gangster local qui, pour le remercier, lui offre en cadeau une jeune serveuse pour une semaine. Homme intègre, Wayne aurait bien voulu la renvoyer chez elle; si seulement il n'avait pas eu la faiblesse d'en tomber amoureux.

Le nouveau film de John McNaughton (**Henry: Portrait of a Serial Killer**), baigne dans un univers de morts violentes, d'amitiés douteuses, de clubs de nuit louches et de policiers troublés. **Mad Dog & Glory** répond donc à la thématique du film noir et empruntera au genre sa photographie contrastante et son atmosphère urbaine morbide. Ces *Mean Streets*, supervisées par les

producteurs Scorsese-De Fina, sont les repères des mafiosi qui, comme des vampires, s'abreuvent du sang de leur victime afin de ne pas être eux-mêmes vidés du leur. La scène finale évoque le rituel de la purification de la violence par la violence: c'est le coup de pieu de la victime innocente, déjà contaminée, dirigé dans la poitrine du vampire.

Malheureusement McNaughton ne parvient pas à élever cette anthologie d'éléments du film noir à autre chose qu'une simple et banale histoire d'amour. Le film, pourtant bourré de bonnes intentions, ne tient pas ses promesses et n'est guère plus qu'une intéressante stylisation du genre. Il n'y a, somme toute, que peu de passion derrière ce film auquel il manque l'insolence, la force et le rythme des oeuvres dont il s'inspire. Devant la caméra,

Robert de Niro est bien, comme toujours, mais sans plus et Uma Thurman ne semble pas encore tout à fait à l'aise. Seul Bill Murray, inquietant et cynique à chacune de ses présences, offre une véritable performance d'acteur.

C.M.

MAD DOG AND GLORY (Flingueur et Glory) — Réal.: John McNaughton — Int.: Robert DeNiro, Bill Murray, Uma Thurman, Kathy Baker, David Caruso — États-Unis — 1993 — 105 minutes.

ROMANTIQUE

UNTAMED HEART

Une petite ville, un café, deux serveuses, un jeune plongeur mystérieux... Il fut un temps où on allait voir ces petits films de série à cause de quelque jolie fille. Ce film de Tony Bill, assez anodin en soi, se laisse regarder paresseusement, même assez agréablement. Et si

l'on pouvait sans doute critiquer les recettes soigneusement appliquées pour en faire un petit objet à la mode, avec jeunes comédiens dans le vent et petite histoire d'amour sans prétention, on se rendrait compte que tout fonctionne finalement assez bien. Est-ce grâce à la réalité très palpable de ces personnages émouvants, à la reconstitution d'un quotidien pas très reluisant mais qu'on nous présente comme un éventail de simples vies comme tant d'autres? Peu importe vraiment, puisque le propos du film est de nous raconter une histoire d'amour et que « l'amour », comme le disait si subtilement Françoise Sagan, « c'est quand deux personnes s'aiment ».

On se demande cependant si des oeuvrettes comme **Untamed Heart** détiennent un secret qui en font des histoires mémorables. C'est un film qu'on oublie vite, bien que le « coeur sauvage » en question soit littéralement un coeur en très mauvaise santé, et que la parabole, à défaut de transformer le spectateur (ado) en énorme machine pensante, le force à se poser quelques questions bien pesées sur le sort de l'humanité. Mais je ne crois pas qu'il faille aller si loin.

Marisa Tomei et Rosie Perez campent deux amies bien dans leur peau et leur affection l'une pour l'autre est beaucoup plus proche de notre temps que celle qui liait les trois filles de **Mystic Pizza**. Quant à Christian Slater, il poursuit sa carrière de beau ténébreux de notre époque, s'inspirant habilement de certaines poses qui furent propres à James Dean ou à Troy Donahue.

Pas d'extraordinaires trouvailles donc ici, ni d'effets de montage, ni de grotesques mouvements de zoom. Ces jeunes vivent peut-être dans le monde du vidéo-clip, mais ce sont ici des êtres qui se cherchent plutôt une petite place, provisoire au paradis.

M.E.

UNTAMED HEART (Coeur sauvage) — Réal.: Tony Bill — Int.: Christian Slater, Marisa Tomei, Rosie Perez — États-Unis — 1993 — 102 minutes.

I C H E L A S E R

La grande force de Dante est d'avoir apporté un soin méticuleux à la confection du film *Mant* par ailleurs donné dans son entier sur le disque laser! Bien sûr, on y verra une filiation certaine avec **The Fly** — en fait, **The Fly** est hérité directement des films de cette époque — mais cela importe peu. **Matinee** fait l'éloge de l'imagination humaine qui n'avait

alors d'autres limites que celles de la réalité de ce temps. À cet égard, tout le propos du film est tellement dans la note qu'on ne peut qu'être enthousiasmé et si l'on rit beaucoup, c'est d'une manière affectueuse, comme d'un bonne blague entre initiés.

Cependant, le rythme d'ensemble du film serait parfait si ce n'était que d'une intrigue

adolescente jalonnant l'histoire de la première représentation de *Mant* qui a lieu en pleine crise des missiles de Cuba. Sans doute parce que les jeunes étaient, et sont encore, particulièrement friands de films fantastiques, il était à priori juste de nous montrer la vie de jeunes spectateurs, mais l'intrigue qui les lie est faible et présente finalement bien peu d'intérêt. Il y avait déjà dans **Matinee** assez de candeur et de fraîche naïveté sans y ajouter, à un ou deux personnages près, la fadeur des premiers émois de jeunes en quête d'émotions fortes.

Malgré cette faiblesse de taille, **Matinee** est un film intéressant à plus d'un titre, un pur divertissement en même temps qu'une réflexion sur la passion du cinéma.

S.G.

MATINEE — États-Unis — 1993 — 98 min. — Réal.: Joe Dante — Int.: John Goodman, Cathy Moriarty, Simon Fenton — Dist.: MCA Home Video 41548, LBX, côté 3 CAV, avec court métrage *Mant* et bande-annonce.

